

Sur Une Question Relative aux Noms Spécifiques des Plantes

M. T. Caruel

To cite this article: M. T. Caruel (1864) Sur Une Question Relative aux Noms Spécifiques des Plantes, Bulletin de la Société Botanique de France, 11:1, 9-12, DOI: [10.1080/00378941.1864.10827302](https://doi.org/10.1080/00378941.1864.10827302)

To link to this article: <http://dx.doi.org/10.1080/00378941.1864.10827302>



Published online: 08 Jul 2014.



Submit your article to this journal [↗](#)



Article views: 3



View related articles [↗](#)

résumé, mais une œuvre toute personnelle, où j'ai essayé d'exposer l'analyse des divers organes d'un *Equisetum* adulte, l'évolution de ces organes jusqu'à l'émission des spores, la série des phénomènes de la reproduction depuis la germination d'une spore jusqu'au développement complet d'une nouvelle plante, enfin la description, la synonymie et l'histoire des espèces.

J'ai été encouragé à poursuivre ce long travail par le bienveillant intérêt avec lequel la Société a accueilli quelques essais que je lui ai soumis. Je lui devais donc compte de ce que j'ai fait, au moment où je la prie d'agréer l'expression de ma reconnaissance et de me conserver sa bienveillance.

Veuillez agréer, etc.

DUVAL-JOUE.

M. Eug. Fournier, secrétaire, donne lecture de la communication suivante, adressée à la Société :

SUR UNE QUESTION RELATIVE AUX NOMS SPÉCIFIQUES DES PLANTES,

par **M. T. CARUEL.**

(Florence, novembre 1863.)

A côté des principes qui, dans le domaine de la botanique comme de toute autre science, expriment soit les résultats de l'observation, soit la synthèse des idées qui en sont nées, il est d'autres principes plus essentiellement de convention, dont toute la valeur dérive de l'accord plus ou moins général avec lequel les botanistes les ont acceptés. Tout ce qui tient à la nomenclature botanique rentre dans cette catégorie ; ses règles n'ont ordinairement d'autre sanction que celle que leur donne le consentement universel, et les services qu'elles sont appelées à rendre à la science se mesurent au degré de généralité de la pratique qui les a adoptées. Il est donc important de leur conserver soigneusement ce caractère d'unanimité quand elles l'ont acquis, ou de le leur donner quand il leur manque. C'est ce qui m'engage à venir aujourd'hui soumettre à mes honorables collègues de la Société botanique de France quelques considérations sur une question spéciale de nomenclature, qui n'est pas encore fixée, dans l'espoir qu'une décision éclairée prise par la Société pourra servir à amener parmi les botanistes un accord fort désirable.

Je veux parler de l'application qu'il faut donner à la règle du droit de priorité pour le nom spécifique d'une plante, dans le cas particulier où l'on a fait passer cette plante d'un genre dans un autre genre. Autrefois, quand ce cas se présentait, on se conformait assez généralement à l'usage de composer le nouveau nom spécifique, en se servant, quand on le pouvait sans inconvénient, du même adjectif qui faisait partie de l'ancien nom qu'on devait remplacer. Cependant on ne s'astreignait pas bien rigoureusement à cette obligation, et quand un auteur avait jugé bon de s'y soustraire, on ne refusait pas pour cela

d'admettre le nom, quel qu'il fût, qu'il avait adopté, et de lui reconnaître le droit de priorité sur tous ceux qui auraient pu être proposés par la suite. C'est ainsi, pour rappeler quelques exemples, que le *Cardamine Lunaria* de Linné est devenu plus tard pour Linné lui-même le *Ricotia ægyptiaca*, que le *Medeola aculeata* et le *Lonicera alba* de Linné sont devenus le *Jacquinia ruscifolia* et le *Chiococca racemosa* de Jacquin ; que le *Schaenus compressus* de Linné s'est transformé en *Scirpus Caricis* de Retzius, le *Carex hybrida* de Schkuhr et le *C. Bellardi* d'Allioni en *Kobresia caricina* et *K. scirpina* de Willdenow, et le dernier en outre en *Elyna spicatu* de Schrader, l'*Avena elatior* de Linné en *Arrhenatherum avenaceum* de Palisot de Beauvois, et l'*Athanasia maritima* de Linné en *Diotis candidissima* de Desfontaines ; que l'*Erysimum bicorné* d'Aiton et le *Bignonia Pandorana* d'Andrews ont reçu de Robert Brown les noms de *Notoceras canariense* et de *Tecoma australis* ; et que le *Spartium scoparium* de Linné a été appelé *Sarothamnus vulgaris* par Wimmer.

De nos jours on tend à se montrer sur ce point beaucoup plus sévère, et l'on change volontiers les noms anciens faits comme ceux que je viens de citer, même ceux qu'un long usage a consacrés, pour les remplacer par d'autres en apparence plus conformes à la lettre de la loi. C'est ainsi que l'*Arrhenatherum avenaceum* a pris plus tard le nom d'*A. elatius*, le *Scirpus Caricis* celui de *Sc. compressus*, le *Sarothamnus vulgaris* celui de *S. scoparius*, etc. ; et c'est ainsi qu'au besoin les autres espèces citées pourraient devenir le *Diotis maritima*, le *Notoceras bicorné*, l'*Elyna Bellardi*, et ainsi de suite, et fournir de la sorte à l'heureux auteur du changement l'occasion d'acquérir un mérite, qui pour être facile n'en a pas moins son prix. Il y a là ample matière à innovations, et je ne doute pas qu'en cherchant bien on ne trouve encore dans nos catalogues d'espèces des centaines de noms analogues à effacer et à remplacer ; si toutefois on ne se laissait arrêter en si beau chemin par la crainte d'encombrer encore davantage de mots une science qui n'en a déjà que trop, et qui étouffe sous la masse de ses richesses synonymiques.

Cependant il faudrait bien en passer par là, puisque, après tout, le droit de priorité pour les noms des plantes est encore la barrière la plus sûre contre un néologisme désastreux, et qu'il mérite pour cette raison d'être bien sauvegardé. Mais, en l'appliquant de la façon que je viens de dire, est-on sûr de l'avoir bien compris ? Qu'il me soit permis d'en douter. Je crains qu'il n'y ait là une équivoque, provenant de ce qu'on s'est habitué depuis bien longtemps, et, puisqu'il faut le dire, depuis Linné lui-même, à appliquer le terme de *nom spécifique* au second seulement des deux mots qui, dans la nomenclature binaire, servent par leur réunion à désigner tout être végétal ou animal. C'est une façon de parler qui, pour être commode, est loin d'être précise. En réalité le nom spécifique est formé des deux mots, le substantif et l'adjectif, tant qu'ils sont réunis ; mais chacun d'eux, seul et séparé de l'autre, n'a absolument

aucune signification quant à l'objet qu'on a en vue; et l'adjectif encore moins que le substantif, puisque, isolé, il n'est pas même une partie obligée du nom, bien loin de le constituer en entier. Un peu de réflexion suffira pour s'en convaincre; mais, si l'on en veut une preuve parlante, qu'on suppose par exemple un étudiant en botanique qui a recueilli dans les champs une plante qu'il reconnaît pour être une Orchidée, mais dont il ignore le nom; il le demande à un botaniste qui lui répond : *rubra*. *Rubra* quoi? Est-ce *Ophrys*, ou *Serapias*, ou *Orchis*, ou *Cephalanthera rubra*? Non, c'est *Orchis rubra*. Voilà donc le nom de la plante : l'étudiant sait désormais qu'elle s'appelle ainsi, tandis que le mot de *rubra* tout seul ne lui avait rien appris. Je demande bien pardon si la preuve que j'avance ici à l'appui de mon dire est toute triviale, mais dans ce moment je n'en trouve pas de meilleure à produire.

La conséquence de ceci, c'est que, quand on fait passer une espèce d'un genre dans un autre, par le seul fait du changement de genre on détruit entièrement le nom spécifique, et il faut en bonne logique considérer comme entièrement nouveau celui par lequel on le remplace. Il me semble alors plus rationnel de rattacher le droit de priorité à ce nom, quelle qu'en soit d'ailleurs la composition, que de le reporter à une partie intégrante du nom ancien. Je m'empresse d'ajouter que je n'entends pas pour cela encourager les infractions à la règle, qui veut qu'on emploie, dans la composition du nom nouveau d'une plante qui change de genre, l'adjectif qui faisait partie de son ancien nom; ce sera toujours un aide précieux pour la mémoire et un moyen de faciliter la transition d'un nom à l'autre; mais je pense qu'il faut suivre cette règle comme le faisait le législateur moderne de la botanique, l'illustre auteur de la *Théorie élémentaire*, qui, tout en en recommandant l'observation et l'observant pour son compte, s'abstenait néanmoins en général de toucher aux noms une fois faits, pensant sans doute que de cette façon il contribuait mieux que de toute autre à établir la fixité de la nomenclature, but final de toutes les règles.

De quelque manière, au reste, que l'on envisage cette question, qu'il me soit permis d'espérer qu'on renoncera du moins, aujourd'hui qu'une grande exactitude est requise dans les études phytographiques, à une pratique tout à fait erronée, qui s'est introduite comme conséquence de la manière dont on a accepté la définition des noms spécifiques : je veux parler de l'usage établi d'attribuer aux auteurs qui ont fondé un genre, la parenté des noms spécifiques des plantes qu'ils ont indiquées comme devant rentrer dans ce genre, alors même qu'ils n'ont fait que les indiquer sous leur ancien nom. C'est ainsi qu'on trouve rapportés à Palisot de Beauvois, à Cassini et à d'autres une foule de noms dont il n'y a pas de traces dans leurs ouvrages. A mon avis, c'est fausser entièrement la signification de la coutume qui veut qu'on fasse suivre d'un nom d'auteur le nom d'une plante. Cette coutume, telle qu'elle a été établie par les anciens, et, si je ne me trompe, par Gaspard Bauhin tout le premier, ne peut signifier autre chose, sinon que l'auteur qu'on cite a décrit

ou mentionné quelque part, sous le nom indiqué, la plante dont on parle. Je sais bien qu'on a voulu rattacher plus tard à cette première idée une autre idée toute différente, et désigner par l'auteur cité celui qui le premier a découvert, ou pour mieux dire décrit la plante; mais alors, pour être juste et exact, il ne faudrait pas s'arrêter à Linné dans la série des auteurs, mais remonter plus haut jusque dans les temps les plus reculés de la science. C'est ce qu'a proposé de faire un botaniste italien, M. Bubani (1) qui, en parlant d'une plante, met entre parenthèse, avant l'auteur moderne qui en a donné le nom, les auteurs anciens qui, avec plus ou moins de certitude, ont été les premiers à en parler, en remontant s'il le faut jusqu'à Pline et Dioscoride. Je ne pense pas que les botanistes soient fort disposés à suivre cet exemple; mais au moins faut-il reconnaître que ce système n'est que la conséquence logique d'un principe admis trop légèrement.

Que mes honorables collègues de la Société botanique veuillent m'excuser d'avoir attiré, trop longuement peut-être, leur attention sur ce sujet. Ce qui m'a encouragé à le faire, c'est que cette question, qui semble au premier abord une affaire de mots, n'en est pas moins au fond une question d'entente cordiale et de bonne harmonie entre les botanistes, et par conséquent de progrès pour la science.

M. de Schœnefeld fait remarquer que, dans le Bulletin de la Société, on s'est toujours efforcé d'éviter les indications inexactes de noms d'auteurs, dont M. Caruel signale avec raison l'inconvénient. (Voir à ce sujet une note insérée au bas de la page 438 du tome VII.)

M. le Secrétaire général donne ensuite lecture de la lettre suivante, qu'il a reçue de M. l'abbé Questier :

LETTRE DE M. l'abbé QUESTIER.

Thury-en-Valois (Oise), 5 janvier 1864.

Monsieur le Secrétaire général,

Je lis, dans le *Bulletin de la Société botanique de France*, séance du 24 avril 1863, t. X, p. 217 :

« M. Gaudefroy met sous les yeux de la Société une touffe d'*Alopecurus » utriculatus*, trouvée dans les nouvelles pelouses du bois de Vincennes près » Paris. Cette plante avait déjà été rencontrée par M. Vigineix dans des » conditions à peu près analogues.

» M. Cosson fait remarquer que cette Graminée a dû être introduite (pro- » bablement par des graines de gazons), de même que le *Gaudinia fragilis*,

(1) Dans son *Dodecanthea*, publié à Florence en 1850.